

qui, dans le cachot voisin, ont excité la pitié d'Anselme et de son ami ; mais cet homme est-il encore vivant, ou n'est-ce plus qu'un froid cadavre ? ...

Anselme est à genoux près de la couche fétide ; d'une main il soulève la tête de l'inconnu gisant sans mouvement ; il pose l'autre sur sa poitrine.

Dieu de bonté, s'écrie-t-il, soyez-nous en aide ! ... Il respire encore ! ... J'ai senti battre son cœur ! ...

En effet le prisonnier a fait un effort pénible ; aidé d'Anselme et du comte de Morelly, il s'est placé sur son séant. En ce moment, le flambeau résineux projette sa lumière blafarde sur la face du moribond.

Anselme le considère attentivement : ses traits lui rappellent quelqu'un qu'il a vu. Toutefois, ils ne réveillent dans son esprit qu'un souvenir vague et incertain.

Mais le comte l'a à peine envisagé, qu'il pousse un cri déchirant.... Oh ! pour lui, quel horrible spectacle !... Dans l'infortuné qu'il soutient dans ses bras, il a reconnu le coupable et s'intéressant Antonio ! ...

De ses flancs déchirés, de son visage meurtri, le sang coule à grands flots ; ses cheveux en sont collés, ses vêtements en sont inondés. Un énorme collier de fer le serre fortement au cou, et, fixé contre un des noirs piliers, refuse presque toute liberté à ses mouvements. Une lourde chaîne lie étroitement ses mains... O comble de cruauté !... un poignard a été laissé plongé dans sa poitrine ! ...

Anselme retire légèrement le poignard de la blessure d'Antonio ; avec les lambeaux de ses vêtements, il parvient à éteindre le sang qui jaillit de sa poitrine.

Le malheureux Antonio respire à peine ; il n'a plus qu'un souffle de vie. Ses yeux à demi éteints errent avidement autour de lui ; ils semblent chercher quelqu'un qu'il attend avant de mourir. A l'aspect du comte de Morelly qu'il a reconnu, il tressaille ; et une expression de joie vient un moment animer son visage. Bientôt, avec effort, il peut prononcer quelques paroles :

Comte de Morelly, dit-il, est-ce bien vous ? Écoutez... Le cruel ravisseur de Maria, votre persécuteur, tout à l'heure plusieurs fois mon poignard s'est plongé dans ma poitrine.

Ah ! continue-t-il après un moment de silence, je vendis autrefois ma main à ce monstre ; pour lui je me souillai d'un crime. J'en reçois aujourd'hui le digne prix.

La comtesse Anna de Borgino est vengée ! ...

Le comte et Anselme versent des larmes d'attendrissement.

Noble comte, vous le voyez, continue Antonio, j'expie ici mon forfait. Mais, hélas ! puis-je espérer que, lorsque j'aurai cessé de vivre, vous ne maudirez pas mon nom !

— Infortuné ! répond le comte, ton expiation fut grande, et la bonté de Dieu est infinie. Aie confiance ! le ciel t'a déjà pardonné, le comte aussi te pardonne !

De la poitrine du coupable attendri des sanglots étouffés s'échappent sourdement.

Vous croyez donc qu'un criminel tel que moi puisse obtenir miséricorde ? demande-t-il d'une voix qui s'éteint.

Anselme, voyant dans l'oppression d'Antonio l'avant-coureur de sa mort, s'empresse de l'encourager à mourir saintement.

Le repentir, lui dit-il avec un pieux enthousiasme, désarme toujours la colère du Dieu tout-puissant. Homme, repens-toi ! Le ciel s'ouvrira pour te recevoir !

— La douleur dès longtemps a brisé mon âme, ajoute faiblement le moribond ; en ce moment, plus que jamais mon cœur s'ouvre au repentir.

En parlant ainsi, il laisse tomber sa tête sur celle d'Anselme ; sa paupière se ferme.

Le comte de Morelly consterné se penche vers le mourant : Antonio, lui crie-t-il, Antonio, tu as un secret à me révéler : avant d'expirer, prononce encore une parole ! dis-moi quel fut le sort de mon épouse !... Dis-moi ce qu'est devenue la comtesse Maria !

Antonio voudrait parler, sa bouche s'ouvre encore péniblement ; mais ses lèvres décolorées ne peuvent plus former des mots ; un râle effrayant est le seul son qui sort de sa poitrine ; ses membres tordus convulsivement se roidissent ; une sueur glacée coule sur son visage crispé. C'en est fait, la mort va saisir sa victime !

Le comte, désolé, tient la tête déjà livide d'Antonio : Un mot ! lui crie-t-il avec l'accent du désespoir ; encore un mot ! ... Au nom de ton salut ! Au nom de ton âme ! ... Parle-moi de Maria ! ...

Le mourant ne peut répondre : ses dents grincent horriblement, mais l'expression de son regard semble vouloir désigner un coin de sa misérable couche.

Le comte a compris le geste. En tout sens, il retourne la paille infecte dont le sol est couvert.

O bonheur ! ... au milieu de ses investigations, il a senti sous sa main un papier soigneusement plié ! ... Avec empressement il en examine l'enveloppe, et à la lueur de la torche qui éclaire l'affreux caverna il distingue ces mots : " Au comte de Morelly. "

Avidement il vide le cachet de l'écrit mystérieux ; mais hélas ! tout à coup, le flambeau résineux s'éteint, et laisse les trois infortunés plongés dans l'horreur des plus profondes ténèbres ! ...

## XIII

## L'ARRÊT DE MORT

Cependant Anselme, dans son ardente humanité, est agenouillé près de la couche humectée de sang ; par des frictions multipliées il essaye de rappeler la chaleur vitale dans le corps immobile d'Antonio déjà glacé du froid de la mort. Mais ce soin est devenu inutile. L'infortunée victime a poussé un faible et dernier soupir ; sa poitrine a cessé de râler, et sa respiration éteinte atteste que sur la paille du souterrain il n'y a désormais qu'un cadavre.

Tout à coup, les éclats d'un rire féroce font retentir la route souterraine du fond de la prison s'avancet, avec une insultante gaieté, plusieurs hommes à figure hideuse : ce sont les ministres des vengeances du terrible Caracalla. Ce farouche républicain est à leur tête, et près de lui se montre un personnage plus hideux que les autres ; c'est un forcené patriote, qui, sous le nom de *Sénèque*, remplit avec une ostentation diabolique l'horrible fonction de bourreau.

Caracalla s'adresse au comte de Morelly : Je suis bien aise, lui dit-il avec un rire ironique, de vous trouver ici. J'ai promis de vous apprendre comment je suis persécuté... Antonio, le premier, en a fait l'expérience. Il osa m'entever une proie. Aujourd'hui il a expié son audace ; mais je ne bornerai pas là ma vengeance. En ce moment votre tour est venu. Au château des ruines vous me donnez votre vie, ici je saurai la prendre moi-même ; au château des ruines vous pûtes m'échapper, mais d'ici nul ne saurait vous arracher de mes mains. "

Aussitôt, les soldats qui accompagnent le monstre détachent les fers d'Antonio. A la place de ce malheureux, sur la paille où il expira, le comte est brutalement jeté, le collier de fer qui serrait le cou du cadavre serre son cou ; la lourde chaîne qui liait les mains du cadavre lie

ses mains ; ni ses cris douloureux ni les prières d'Anselme n'arrêtent la fureur des bandits ; et désormais l'infortuné comte, étroitement fixé contre le pilier sanglant, comme un condamné au fatal billot où sa tête doit tomber, attend la fin de ce drame épouvantable.

Et toi, misérable vieillard, ajoute Caracalla en s'adressant à Anselme, ton audace aura aussi son châtement ! ... et, je le jure, il sera terrible ! Soldats, qu'on l'enchaîne !

A l'un des piliers de la prison, non loin de la place où s'agit le comte de Morelly, Anselme est aussitôt lié. Résigné, sans pousser une plainte, il subit son sort. Que lui importe de mourir ! ... Le ciel est ouvert au martyr !

Déjà les habits de cet infortuné sont déchirés en lambeaux ; déjà le bourreau a saisi par les cheveux la tête d'Anselme, et les sicaires qui l'entourent n'attendent plus qu'un mot pour frapper ! ...

Soldats, dit alors le chef des Jacobins, ces morts secrets et isolés sont inutiles à la république. Ce n'est que par la terreur qu'elle peut s'affermir, et la terreur naît sur la place publique ! ... Demain c'est un grand jour pour la nation : dans votre ville, sous le couteau de la guillotine, deux cents têtes doivent tomber : Celle-ci sera du nombre.

Aussitôt tous les glaives rentrent dans le fourreau. La vie est laissée au vieillard pour un jour encore, et ce temps sera pour lui un temps non de désespoir, mais de prières ; non de regrets, mais de sanctification.

## XIV

## BERTHAUD LE PÊCHEUR

Au départ d'Anselme et du comte de Morelly de l'hôtel de Vauban, Cestine, tremblante à la pensée du danger auquel son père a loptif allait s'exposer, a éprouvé une vive inquiétude, qui pour son cœur tendre et sensible est déjà un tourment.

Tandis que l'orpheline attend et prie, les moments, les heures s'écoulent, sans qu'Anselme ait reparu. Mille noires pensées s'agitent alors dans l'esprit désolé de sa fille. C'est est fait, pense-t-elle, elle ne verra plus son protecteur, son père ! ...